

# NÉÈÈRE

HAHN DUPARC  
CHAUSSON

VÉRONIQUE GENS  
SUSAN MANOFF

α

**MENU**

**TRACKLIST**

**TEXTE DE NICOLAS SOUTHON**

**TEXT BY NICOLAS SOUTHON**

**KOMMENTAR VON NICOLAS SOUTHON**

**TEXTES CHANTÉS / SUNG TEXTS / DIE GESANGSTEXTE**



**REYNALDO HAHN (1874-1947)**

ÉTUDES LATINES, EXTRAITS (LECONTE DE LISLE)

- |          |   |      |
|----------|---|------|
| <b>1</b> | « NÉÈRE »                                 | 3'16 |
| <b>2</b> | TROIS JOURS DE VENDANGE (ALPHONSE DAUDET) | 3'30 |

**HENRI DUPARC (1848-1933)**

- |          |  |      |
|----------|--|------|
| <b>3</b> | CHANSON TRISTE (JEAN LAHORS, PSEUDONYME D'HENRI CAZALIS)                                       | 2'52 |
| <b>4</b> | ROMANCE DE MIGNON<br>(LIBRE TRADUCTION DE VICTOR WILDER<br>D'APRÈS JOHANN WOLFGANG VON GOETHE) | 4'10 |
| <b>5</b> | PHIDYLÉ (LECONTE DE LISLE)   | 5'14 |

**ERNEST CHAUSSON (1855-1899)**

SEPT MÉLODIES, OPUS 2

- |           |  |      |
|-----------|--|------|
| <b>6</b>  | 1. NANNY (LECONTE DE LISLE)                | 2'30 |
| <b>7</b>  | 2. LE CHARME (ARMAND SILVESTRE)            | 1'26 |
| <b>8</b>  | 3. LES PAPILLONS (THÉOPHILE GAUTIER)       | 1'20 |
| <b>9</b>  | 4. LA DERNIÈRE FEUILLE (THÉOPHILE GAUTIER) | 2'29 |
| <b>10</b> | 5. SÉRÉNADE ITALIENNE (PAUL BOURGET)       | 1'49 |
| <b>11</b> | 6. HÉBÉ (LOUISE ACKERMANN)                 | 2'28 |
| <b>12</b> | 7. LE COLIBRI (LECONTE DE LISLE)           | 2'50 |



**REYNALDO HAHN**

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 13 | QUAND JE FUS PRIS AU PAVILLON (CHARLES D'ORLÉANS) | 1'13 |
| 14 | LE ROSSIGNOL DES LILAS (LÉOPOLD DAUPHIN)          | 2'00 |
| 15 | À CHLORIS (THÉOPHILE DE VIAU)                     | 3'00 |

**ERNEST CHAUSSON**

- |    |   |      |
|----|---|------|
| 16 | LA CHANSON BIEN DOUCE (PAUL VERLAINE) OPUS 34   | 2'25 |
| 17 | LE TEMPS DES LILAS (MAURICE BOUCHOR)<br>EXTRAIT DU POÈME DE L'AMOUR ET DE LA MER, OPUS 19 | 4'28 |

**REYNALDO HAHN**

ÉTUDES LATINES, EXTRAITS (LECONTE DE LISLE)

- |    |              |      |
|----|--------------|------|
| 18 | « LYDÉ »     | 2'31 |
| 19 | « TYNDARIS » | 1'43 |

**HENRI DUPARC**

- |    |  |      |
|----|--|------|
| 20 | AU PAYS OÙ SE FAIT LA GUERRE (THÉOPHILE GAUTIER) | 5'07 |
| 21 | L'INVITATION AU VOYAGE (CHARLES BAUDELAIRE)      | 3'56 |

**REYNALDO HAHN**

ÉTUDES LATINES, EXTRAITS (LECONTE DE LISLE)

- |    |                                     |      |
|----|-------------------------------------|------|
| 22 | « PHOLOÉ »                          | 1'27 |
| 23 | « PHYLLIS »                         | 2'56 |
| 24 | LE PRINTEMPS (THÉODORE DE BANVILLE) | 1'32 |

**TOTAL TIME: 66'25**

**VÉRONIQUE GENS** SOPRANO  
**SUSAN MANOFF** PIANO



# L'ÂGE D'OR DE LA MÉLODIE FRANÇAISE

Apparue autour de 1830, la mélodie française connaît son âge d'or dans les trois dernières décennies du siècle (sur lesquelles cet enregistrement se concentre). Expression d'une classe bourgeoise cherchant à se distinguer autant qu'à prolonger son rêve d'oisiveté, le genre représente alors le nec plus ultra de « l'art pour l'art ». Tout en conservant de la romance – qui lui a donné naissance – une certaine légèreté, la mélodie française voit ses contours se préciser, son style s'approfondir. À l'influence du *Lied* germanique s'ajoute celle de la poésie parnassienne (Leconte de Lisle, Armand Silvestre, Théodore de Banville...) et symboliste (Paul Verlaine, Paul Bourget, Maurice Bouchor...), dont s'emparent désormais les compositeurs dans le sillage du romantisme.

Trois représentants de cet âge d'or sont ici réunis : Henri Duparc le mélancolique, Ernest Chausson l'élégiaque, Reynaldo Hahn le charmeur. Des liens les unissent : Duparc et Chausson furent élèves de César Franck, Chausson et Hahn de Massenet. Le premier dédia sa *Phidylé* à Chausson, qui lui rendit la pareille avec son *Poème de l'amour et de la mer*. Enfin, les trois musiciens partagèrent au moins deux poètes, Théophile Gautier et Leconte de Lisle.

Si un compositeur fit gagner la mélodie française en intensité, c'est bien Henri Duparc. On peut même dire qu'il inventa un « *Lied* à la française » : atmosphères sombres et harmonies opulentes, formes évitant les symétries traditionnelles pour s'adapter aux poèmes, partie pianistique orchestrale brossant le décor, déclamation dramatique proche du rythme de la parole. *L'Invitation au voyage* (1870) en est l'un des exemples les plus éclatants. Sur un miroitement pianistique qui se transformera en arpèges liquides, la ligne vocale s'ajuste somptueusement



aux mots, jusqu'au *recto tono* solennel du célèbre refrain : « Là, tout n'est qu'ordre et beauté / luxe, calme et volupté ».

Composée sur une libre traduction du fameux *Kennst du das Land* de Goethe, la *Romance de Mignon* (1869) joue d'un certain statisme, tendue dans les couplets, plus épanouie dans le refrain ; elle fut l'une des trois pièces que Duparc exclut du volume de ses mélodies paru en 1911. Avec des accents poignants, *Au pays où se fait la guerre* (1870) évoque une femme séparée de son aimé.

Incontestable chef-d'œuvre, *Phidylé* (1882) impressionne par son ampleur et sa gradation magnifiquement maîtrisée. Au contraire, *Chanson triste* (1868) – la première mélodie de Duparc – est toute d'émotion retenue, nourrie d'arpèges égrenant de touchantes harmonies.

La beauté éminemment française des mélodies de Reynaldo Hahn réside dans leur charme tempéré d'un esprit classique. On l'entend clairement dans les pièces *Quand je fus pris au pavillon* (1899) et *À Chloris* (1916), pastiches néobaroques, l'un aux contours nettement tracés, l'autre dans le style d'un air expressif. *Trois jours de vengeance* (1891) s'ouvre dans une joie énamourée puis s'altère pour laisser apparaître la vérité : celle du deuil. D'un choral faussement religieux émerge alors au piano le motif funèbre du *Dies Irae* (qu'utilisèrent également Berlioz, Liszt ou Saint-Saëns, pour ne citer qu'eux), sur lequel la voix se fige, glacée de désespoir.

Dans *Lydé, Pholoé, Tyndaris, Néère* et *Phyllis*, issues des *Études latines* de 1900, Hahn reprend à son compte l'archaïsme des *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle. À travers une utopie des origines de la civilisation, chair et bonne chère sont convoquées comme antidotes à la fuite du temps. Ce que Reynaldo Hahn traduit par une écriture blanche, modale et dépouillée. *Le Rossignol des lilas* (1913) est plus proche d'une romance, tandis que dans *Le Printemps* (1899), le chant fervent et l'accompagnement ailé trahissent la proche parenté de Fauré.

En 1881, encore élève de Massenet, Ernest Chausson compose son cycle de *Sept mélodies*. Le chromatisme sinueux, la déclamation majestueuse et les arpèges denses du piano de *Nanny*, tout laisse à penser que le compositeur s'inspire ici des mélodies de Duparc. D'une écriture limpide et pure, *Le Charme* montre combien Chausson fut aussi marqué par Schumann – on pourrait croire à une page oubliée de *Frauenliebe und Leben* (*L'Amour et la vie d'une femme*). Le romantisme frémissant des *Papillons* est soutenu par un piano aérien, tandis que les tristes accords et la sobre prosodie de *La Dernière feuille* en font une véritable déploration.

Les harmonies indécises de la *Sérénade italienne* lui confèrent un charme ensorcelant. Dans *Hébé*, une musique d'une parfaite simplicité répond à un sujet mythologique ; composée dans une gamme pseudo-antique, la pièce est d'ailleurs sous-titrée « Chanson grecque dans le mode phrygien ». Dernier morceau du cycle, *Le Colibri* est d'une délicatesse trompeuse : ce qui se présente comme un hymne à la nature exprime finalement la cruauté de l'amour, l'oiseau qui meurt de se désaltérer dans une fleur s'avérant n'être qu'une métaphore de l'amoureux qui embrasse.

*Le Temps des lilas* est la dernière section du *Poème de l'amour et de la mer* composé par Chausson entre 1882 et 1890 sur des poèmes de Maurice Bouchor. D'une sublime nostalgie, le morceau développe l'Interlude central de la grande cantate de Chausson, dont il fut la seule page publiée isolément, dès 1886. Riche en matière et de forme continue, *La Chanson bien douce* (1898) rappelle Fauré : figurations du piano, harmonies moirées, mélodie pianistique s'insinuant sous celle de la voix.



## THE GOLDEN AGE OF THE FRENCH *MÉLODIE*

Having appeared around 1830, the French *mélodie* enjoyed its golden age in the last three decades of the century (on which this recording concentrates). As the expression of a bourgeois class seeking to distinguish itself as much as to prolong its dream of idleness, the genre then represented the *nec plus ultra* of ‘art for art’s sake’. While it retained from the *romance* – to which it traced its origin – a certain lightness, the *mélodie* saw its contours grow more precise, its style gain increasing depth. To the influence of the German lied was added that of the poetry of the Parnassians (Leconte de Lisle, Armand Silvestre, Théodore de Banville . . .) and the Symbolists (Paul Verlaine, Paul Bourget, Maurice Bouchor . . .), to which composers now had recourse in the aftermath of Romanticism.

Three representatives of this golden age are brought together here: the melancholic Henri Duparc, the elegiac Ernest Chausson, the charmer Reynaldo Hahn. There were several links between them: Duparc and Chausson were pupils of César Franck, Chausson and Hahn of Massenet. Duparc dedicated his *Phidylé* to Chausson, who returned the compliment with his *Poème de l’amour et de la mer*. Finally, it will be noted that the three composers shared at least two poets, Théophile Gautier and Leconte de Lisle.

If there is one composer who made the *mélodie* acquire greater intensity, it is certainly Henri Duparc. One can even say that he invented a ‘lied à la française’: sombre atmospheres and opulent harmonies, forms avoiding the traditional symmetries in order to cleave more closely to the poems, an orchestrally conceived piano part setting the scene, dramatic declamation close



to the rhythm of speech. *L'Invitation au voyage* (1870) is one of the most dazzling examples of this. Over a rippling pianistic texture that will be transformed into fluid arpeggios, the vocal line is sumptuously adjusted to the words, until the solemn *recto tono* of the famous refrain: 'Là, tout n'est qu'ordre et beauté / Luxe, calme et volupté.'

Composed on a free translation of Goethe's famous *Kennst du das Land*, the *Romance de Mignon* (1869) – tense in the verses, more expansive in the refrain – plays on a certain stasis; it was one of the three pieces Duparc excluded from the volume of his *mélodies* published in 1911. The poignant strains of *Au pays où se fait la guerre* (1870) evoke a woman separated from her beloved.

An incontestable masterpiece, *Phidylé* (1882) impresses with its breadth and its magnificently controlled gradation. Conversely, *Chanson triste* (1868) – Duparc's first *mélodie* – is all restrained emotion, nourished with arpeggios outlining touching harmonies.

The eminently French beauty of the *mélodies* of Reynaldo Hahn resides in their charm tempered by a classical spirit. This is clearly heard in *Quand je fus pris au pavillon* (1899) and *À Chloris* (1916), neo-Baroque pastiches, the former with clearly defined contours, the latter in the style of an expressive aria. *Trois jours de vengeance* (1891) opens in a mood of joyful brio, then changes to reveal the true situation: a scene of mourning. Then, out of a mock-religious chorale, there emerges on the piano the baleful motif of the *Dies irae* (also used by Berlioz, Liszt and Saint-Saëns, to name only a few composers), over which the vocal line grows rigid, frozen in despair. In *Lydé*, *Pholoé*, *Tyndaris*, *Néère* and *Phyllis*, drawn from the *Études latines* of 1900, Hahn adopts for his purposes the archaism of the *Poèmes antiques* of Leconte de Lisle. Through a utopian view of the origins of civilisation, the pleasures of the flesh are invoked as antidotes to the swift passage of time. The composer conveys this by means of a plain, modal and austere style of writing.

*Le Rossignol des lilas* (1913) is closer to a *romance*, whereas in *Le Printemps* (1899) the fervent vocal line and the winged accompaniment betray a close filiation with Fauré.

In 1881, while still a pupil of Massenet, Ernest Chausson composed his set of *Sept Mélodies*. The sinuous chromaticism, majestic declamation and dense arpeggios of the piano part in *Nanny* all suggest that the composer took his inspiration here from the *mélodies* of Duparc. But the pure, limpid textures of *Le Charme* show the extent to which Chausson was also influenced by Schumann – one might almost believe this is a forgotten song from *Frauenliebe und -leben*. The quivering Romanticism of *Les Papillons* is underpinned by an ethereal piano part, while the melancholic chords and sober prosody of *La Dernière Feuille* make it a veritable lament.

The indecisive harmonies of the *Sérénade italienne* confer a bewitching charm upon the song. In *Hébé*, music of perfect simplicity responds to a mythological subject; composed in a pseudo-ancient scale, the piece is indeed subtitled ‘Chanson grecque dans le mode phrygien’ (Greek song in the Phrygian mode). The last piece in the set, *Le Colibri*, is deceptively delicate: what is presented as a hymn to nature finally expresses the cruelty of love, as the bird that dies of drinking from a flower proves to be none other than a metaphor of the lover kissing the beloved. *Le Temps des lilas* is the final section of the *Poème de l’amour et de la mer*, which Chausson wrote between 1882 and 1890 on poems by Maurice Bouchor. This sublimely nostalgic piece develops the theme of the central Interlude of Chausson’s large-scale cantata, and was the only part of it to be published separately, in 1886. Rich in its material and its continuous form, *La Chanson bien douce* (1898) calls Fauré to mind with its piano figurations, its shimmering harmonies, and its pianistic melody stealing in beneath the vocal line.



# DIE BLÜTEZEIT DER *MÉLODIE FRANÇAISE*

Die um 1830 entstandene *Mélodie française* erlebte ihre Blütezeit in den letzten drei Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts (auf welche sich diese Aufnahme auch beschränkt). Sie war musikalischer Ausdruck einer nach Distinguiertheit trachtenden Bourgeoisie, welche ihrem Traum vom Müßiggang weiter nachzuhängen suchte; die Gattung stellte damals das Nonplusultra des „l'art pour l'art“ (Kunst um der Kunst willen) dar. Unter Beibehaltung einer gewissen, von der Romanze ererbten Leichtigkeit, welcher die *Mélodie française* auch ihre Entstehung verdankt, werden die Konturen dann klarer, der Stil nimmt deutlichere Formen an. Zum Einfluss des deutschen Kunstliedes kam noch der der „Parnassiens“<sup>1</sup> hinzu (Leconte de Lisle, Armand Silvestre, Théodore de Banville u. a.) sowie der Symbolisten (Paul Verlaine, Paul Bourget, Maurice Bouchor u. a.), deren Werke die Komponisten im Gefolge der Romantik vertonten.

Drei Vertreter dieser Blütezeit sind hier vereint: der Melancholiker Henri Duparc, dann der elegische Ernest Chausson sowie der Charmeur Reynaldo Hahn. Es bestehen Verbindungen zwischen ihnen, so waren Chausson und Duparc Schüler von César Franck, Chausson und Hahn studierten beide bei Massenet. Duparc widmete seine *Mélodie* „Phidylé“ Chausson, der ihm wiederum im Gegenzug sein „Poème de l'amour et de la mer“ zueignete. Und nicht zuletzt „teilten“ die drei Musiker auch die Werke mindestens zweier Dichter, Théophile Gautier und Leconte de Lisle.



Wenn überhaupt ein Komponist der *Mélodie française* zu größter Ausdruckskraft verhalf, dann war das Henri Duparc. Man kann sogar sagen, dass er ein Kunstlied *à la française* erfand mit dunklen Stimmungen und opulenten Harmonien, dabei in der Form Vermeidung von traditionellen Symmetrien zur Anpassung an die Gedichte, mit einem orchestralen Klavierpart zur Unterstreichung des Kolorits sowie einer theatralischen, dem Sprachrhythmus angepassten Deklamation. Duparcs „Invitation au voyage“ (1870) ist eines der markantesten Beispiele dafür. Die Klavierbegleitung spiegelt mit flüssigen Läufen die Melodie, die sich dem Wortlaut anpasst, bis zu dem feierlichen *recto tono* vor dem berühmten Refrain: „Alles dort ist nur Ordnung und Schönheit / Prangen, Ruhe und Wollust“.

Die auf einer freien Übersetzung des berühmten Goethe-Gedichtes „Kennst du das Land“ beruhende „Romance de Mignon“ (1869) spielt mit einer gewissen, in den Versen etwas gespannten Statik, welche dann aber im Refrain aufblüht; die „Romance“ ist eines der drei Stücke, die Duparc aus seinem 1911 erschienenen Band mit *Mémoires* ausschloss. Mit ergreifenden Akzenten erinnert „Au pays où se fait la guerre“ (1870) an eine von ihrem Liebsten getrennte Frau.

„Phidylé“ (1882), ein echtes Meisterwerk, besticht durch seinen Umfang und die wunderbar geführte dramatische Steigerung. Hingegen ist das „Chanson triste“ (1868) - Duparcs erste *Mélodie* überhaupt – sehr zurückhaltend im Ausdruck, mit gebrochenen Akkorden voller berührender Harmonien.

Die zutiefst französische Schönheit der *Mémoires* von Reynaldo Hahn liegt in ihrem von klassischem Geist geprägten Charme. Bei „Quand je fus pris au pavillon“ (1899) und „À Chloris“ (1916) ist dieser deutlich zu vernehmen, es sind neo-barocke Pastiches, bei der einen *Mélodie* mit deutlichen Konturen, bei der anderen im Stil einer expressiven Arie. „Trois jours de vendange“ (1891) beginnt in verliebt-froher Stimmung, welche aber bald umschlägt und

letztlich die eigentliche Trauer zum Vorschein kommen lässt. Aus einem nur vordergründig religiös konnotierten Choral tritt am Klavier das Trauermotiv des „Dies Irae“ hervor (wie auch schon bei Berlioz, Liszt und Saint-Saëns, um nur einige zu nennen), über dem die Stimme in eisiger Verzweiflung erstarrt.

In den aus den „Études latines“ von 1900 stammenden „Lydé“, „Pholoé“, „Tyndaris“, „Néère“ und „Phyllis“ übernimmt Hahn den historisierenden Tonfall der „Poèmes antiques“ von Leconte de Lisle. In einer Utopie von den Ursprüngen der Zivilisation werden Fleischeslust und das Schwelgen in kulinarischen Genüssen als Gegenmittel zur verrinnenden Zeit eingesetzt. Reynaldo Hahn setzt diese Sicht in einem neutralen, modalen und schlichten Tonsatz um. „Le Rossignol des lilas“ (1913) ähnelt mehr einer Romanze, während bei „Le Printemps“ (1899) der innige Gesang sowie die beschwingte Begleitung die Nähe zu Fauré belegen.

1881, damals war er noch Schüler Massenets, verfasste Ernest Chausson seinen Zyklus „Sept mélodies“. Die gewundene Chromatik, die majestätische Deklamation sowie die dichten Klavierläufe bei „Nanny“, dies alles deutet darauf hin, dass sich der Komponist hier von Duparc inspirieren ließ. Der klare und reine Tonsatz von „Le Charme“ belegt, wie sehr Chausson von Schumann geprägt ist – man könnte fast an ein vergessenes Stück aus „Frauenliebe und -leben“ denken. Das romantische Flattern der „Papillons“ wird durch luftige Klavierbegleitung unterstrichen, während die traurigen Akkorde und die nüchterne Prosodie in „La Dernière feuille“ diese *Mélodie* zu einem echten Klagegesang werden lassen.

Die schwankenden Harmonien der „Sérénade italienne“ verleihen dieser einen magischen Zauber. Bei „Hébé“ greift die ganz schlicht gehaltene Melodie ein Thema aus der Mythologie auf; das Stück in einer pseudo-antiken Tonart trägt denn auch den Untertitel „Chanson grecque dans le mode phrygien“ (Griechisches Lied im phrygischen Modus). „Le Colibri“, das letzte

Stück dieses Zyklus, zeugt von trügerischer Sanftheit: Was wie eine Ode an die Natur erscheint, ist letztlich Ausdruck der Grausamkeit der Liebe; der Vogel, der sich an der Blume erquickt und daraufhin sein Leben lassen muss, ist nichts anderes als ein Sinnbild für den seine Liebste umfangenden Liebenden.

„Le Temps des lilas“ ist der letzte Teil des „Poème de l’amour et de la mer“, das Chausson zwischen 1882 und 1890 auf Gedichte von Maurice Bouchor verfasste. Das Stück entfaltet in wunderschön-wehmütiger Stimmung das zentrale Zwischenspiel der großen Kantate Chaussons, von der dies nach 1886 das einzige gesondert veröffentlichte Stück war. Verlaines „La Chanson bien douce“ (1898), mit seiner Fülle an musikalischem Material und kontinuierlicher Form, erinnert durch Figurationen beim Klavier, schimmernde Harmonien sowie eine sich zart unter die Stimme „schiebende“ Klavierbegleitung an Gabriel Fauré.

Nicolas Southon

<sup>1</sup> Die *Parnassiens* waren eine französische Dichtergruppe in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts, die am Prinzip des *L’art pour l’art* orientiert war. Anm. d. Ü.

**TEXTES CHANTÉS**  
**SUNG TEXTS/DIE GESANGSTEXTE**



**REYNALDO HAHN**  
**(1874-1947)**

**ÉTUDES LATINES** (EXTRAITS)  
LECONTE DE LISLE

## **1. NÉÈRE**

Il me faut retourner aux anciennes amours :  
L'Immortel qui naquit de la Vierge Thébaine,  
Et les jeunes Désirs et leur Mère inhumaine  
Me commandent d'aimer toujours.

Blanche comme un beau marbre, avec ses roses joues,  
Je brûle pour Néère aux yeux pleins de langueur ;  
Vénus se précipite et consume mon cœur :  
Tu ris, ô Néère, et te joues !

Pour apaiser les Dieux et pour finir mes maux,  
D'un vin mûri deux ans versez vos coupes pleines ;  
Et sur l'autel rougi du sang pur des agneaux  
Posez l'encens et les verveines.

## NÉÈRE

I must return to love as of old:  
The Immortal One who was born  
    [of the Theban Virgin,  
And the youthful Desires and their pitiless Mother  
Command me still to love.

White as a fine marble statue, with her rosy cheeks,  
I burn for Neaera with her eyes full of languor;  
Venus rushes in and consumes my heart:  
You laugh, O Neaera, and tease!

To appease the gods and put an end to my woes,  
Pour your goblets full of two-year-old wine;  
And on the altar, red with the pure blood of lambs,  
Place the incense and the vervains.

*dedicated to Karin E. Lindikoff-Riering*

## NÉÈRE

Ich muss zurück zur alten Liebe:  
Der von der thebanischen Jungfrau geborene  
Unsterbliche, Liebesehnsüchte  
Jugendliche und ihre unmenschliche Mutter  
Gebieten mir noch immer zu lieben.

Da sie so weiß wie schöner Marmor ist  
mit ihren Rosenwangen,  
Verzehre ich mich nach Neaira, die mit den Augen  
voller Liebesehnen;  
Venus stürzt herbei und verschlingt mein Herz:  
Du lachst, Neaira, und treibst dein Spiel!

Die Götter zu beschwichtigen  
und mein Leid zu enden,  
Gießt voll die Becher mit zwei Jahre lang  
gereiftem Wein;  
Und auf den Altar, der rot ist vom reinen Blut  
der Lämmer,  
Legt Weihrauch nieder und Eisenkraut.

*Karin E. Lindikoff-Riering gewidmet*

## 2. **TROIS JOURS DE VENDANGE** ALPHONSE DAUDET

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,  
La jupe troussée et le pied mignon,  
Point de guimpe jaune et point de chignon,  
L'air d'une bacchante et les yeux d'un ange.  
Suspendue au bras d'un doux compagnon,  
Je l'ai rencontrée aux champs d'Avignon,  
Un jour de vendange.

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,  
La plaine était morne et le ciel brûlant.  
Elle marchait seule et d'un pas tremblant,  
Son regard brillait d'une flamme étrange  
Je frissonne encore en me rappelant  
Comme je te vis, cher fantôme blanc,  
Un jour de vendange.

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,  
Et j'en rêve encore presque tous les jours :  
Le cercueil était couvert en velours,  
Le drap noir portait une double frange.  
Les sœurs d'Avignon pleuraient tout autour.  
La vigne avait trop de raisin  
L'Amour avait fait la vendange.

## TROIS JOURS DE VENDANGE

ALPHONSE DAUDET

I met her one day during the grape harvest,  
Skirt tucked up and pretty foot,  
No yellow chemisette and no chignon,  
The look of a bacchante and the eyes of an angel,  
Leaning on the arm of a gentle companion.  
I met her in the fields at Avignon,  
One day during the grape harvest.

I met her one day during the grape harvest,  
The plain was dismal and the sky burning.  
She was walking alone, with shaky steps;  
Her gaze shone with a strange glow.  
I still shudder as I recall  
How I saw you, dear white ghost,  
One day during the grape harvest.

I met her one day during the grape harvest,  
And I still dream of it almost every day:  
The coffin was draped in velvet,  
The black pall bore a double fringe.  
The nuns of Avignon wept all around it.  
The vine had too many grapes,  
Love had gathered in the harvest.

## TROIS JOURS DE VENDANGE

ALPHONSE DAUDET

Ich traf sie an einem Weinlesetag,  
Mit aufgeschürztem Rock und hübschem Fuß,  
Ohn' gelbes Brusttuch und ohn' geknotetes Haar,  
Dem Gesicht einer Bacchantin und den Augen  
eines Engels,  
Am Arm eines lieblichen Gefährten,  
So traf ich sie in den Feldern von Avignon,  
An einem Weinlesetag.

Ich traf sie an einem Weinlesetag,  
Die Ebene lag trostlos und der Himmel brannte.  
Sie ging allein, mit zitterndem Schritt.  
Eine seltsame Glut brannte in ihrem Blick.  
Mich schaudert noch immer, wenn ich daran denke,  
Wie ich dich erblickte, teures bleiches Phantom,  
An einem Weinlesetag.

Ich traf sie an einem Weinlesetag,  
Und ich träume noch immer davon fast jeden Tag:  
Mit Samt bezogen war der Sarg,  
Eine doppelte Franse säumte das schwarze Tuch.  
Die Schwestern aus Avignon weinten ringsum,  
Der Rebstock trug zu viele Trauben  
Und Amor hatte Lese gehalten.

**HENRI DUPARC**

**(1848-1933)**

JEAN LAHOR

PSEUDONYME D'HENRI CAZALIS

**3. CHANSON TRISTE**  
JEAN LAHOR

Dans ton cœur dort un clair de lune,  
Un doux clair de lune d'été,  
Et pour fuir la vie importune,  
Je me noierai dans ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,  
Mon amour, quand tu berceras  
Mon triste cœur et mes pensées  
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,  
Oh ! Quelquefois, sur tes genoux,  
Et lui diras une ballade  
Qui semblera parler de nous ;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,  
Dans tes yeux alors je boirai  
Tant de baisers et de tendresses  
Que peut-être je guérirai.

## **CHANSON TRISTE**

JEAN LAHOR

In your heart sleeps moonlight,  
A gentle, bright summer moonlight,  
And to flee the cares of life,  
I will drown myself in your brightness.

I will forget past sorrows,  
My love, when you cradle  
My sad heart and my thoughts  
In the loving calm of your arms.

You will take my troubled head,  
Ah, sometimes, on your lap,  
And recite to it a ballad  
That will seem to speak of us;

And in your eyes full of sadness,  
In your eyes, then, I will drink  
So many kisses and such tenderness  
That perhaps I will be healed.

## **CHANSON TRISTE**

JEAN LAHOR

In deinem Herzen schläft ein Mondenschein,  
Ein sanfter Sommermondenschein.  
Und zu entfliehen dem beschwerlichen Leben,  
Werd' ich in deiner Helle ertrinken.

Vergangnes Leid werd' ich vergessen,  
Wenn Du, mein Liebes,  
Mein trauriges Herz und mein Denken  
In der zärtlichen Stille deiner Arme wiegen wirst.

Mein krankes Haupt wirst du dann nehmen,  
O, manchmal auf deinen Schoß,  
Und ihm eine Ballade singen,  
Die von uns zu sprechen scheint;

Aus deinen Augen voller Trauer,  
Aus deinen Augen schöpfe ich dann  
So viel Kuss und Zärtlichkeit,  
Dass ich vielleicht gesunde.



LIBRE TRADUCTION  
DE VICTOR WILDER  
D'APRÈS JOHANN WOLFGANG  
VON GOETHE

#### 4. **ROMANCE DE MIGNON** VICTOR WILDER

Le connais-tu, ce radieux pays  
Où brille dans les branches d'or des fruits ?  
Un doux zéphir embaume l'air  
Et le laurier s'unit au myrte vert.  
Le connais-tu, le connais-tu ?  
Là-bas, là-bas, mon bien-aimé,  
Courons porter nos pas.

Le connais-tu, ce merveilleux séjour  
Où tout me parle encor de notre amour ?  
Où chaque objet me dit avec douleur :  
Qui t'a ravi ta joie et ton bonheur ?  
Le connais-tu, le connais-tu ?  
Là-bas, là-bas, mon bien-aimé,  
Courons porter nos pas.

## **ROMANCE DE MIGNON**

VICTOR WILDER

Do you know that radiant land  
Where fruit gleams amid golden branches?  
A gentle breeze scents the air  
And the laurel twines round the green myrtle.  
Do you know it, do you know it?  
Thither, thither, my beloved,  
Let us hasten our steps.

Do you know that wondrous place  
Where everything still speaks to me of our love?  
Where every object says to me with sorrow:  
Who robbed you of your joy and happiness?  
Do you know it, do you know it?  
Thither, thither, my beloved,  
Let us hasten our steps.

## **ROMANCE DE MIGNON**

VICTOR WILDER

Wo in goldnen Zweigen Früchte glänzen?  
Ein Zephir sacht die Luft mit Balsam füllt  
Und Myrte sich dem Lorbeer zugesellt.  
Kennst du es, kennst du es?  
Dahin, dahin, Geliebter  
Lass uns ziehn.

Kennst du ihn, den wundervollen Ort,  
Wo alles mir noch von unsrer Liebe spricht?  
Wo ein jedes mich schmerzvoll fragt:  
Wer raubte dir die Liebe und das Glück?  
Kennst du es, kennst du es?  
Dahin, dahin, Geliebter,  
Lass uns ziehn.

## 5. **PHIDYLÉ** LECONTE DE LISLE

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers,  
Aux pentes des sources moussues,  
Qui dans les prés en fleur germant par mille issues,  
Se perdent sous les noirs halliers.

Repose, ô Phidylé ! Midi sur les feuillages  
Rayonne et t'invite au sommeil.  
Par le trèfle et le thym, seules, en plein soleil,  
Chantent les abeilles volages.

Un chaud parfum circule au détour des sentiers,  
La rouge fleur des blés s'incline,  
Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline,  
Cherchent l'ombre des églantiers.

Mais, quand l'Astre, incliné sur sa courbe éclatante,  
Verra ses ardeurs s'apaiser,  
Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser  
Me récompensent de l'attente !

## PHIDYLÉ

LECONTE DE LISLE

The grass is soft for sleeping under the cool poplars,  
On the sloping banks of the mossy springs  
Which, gushing from myriad sources  
    [in the flowery meadows,  
Are lost beneath the dark thickets.

Rest, O Phidyle! The noonday sun dapples  
The leaves, and invites you to slumber.  
Amid the clover and the thyme, alone in the sun's  
    [full blaze,  
The bees hum and hover;

A warm fragrance fills the air on the winding paths,  
The red flowers in the corn droop,  
And the birds, skimming the hillside  
    [with their wings,  
Seek the shade of the wild rose bushes.

Rest, O Phidyle! But when the Daystar, its glittering  
    [curve descending,  
Sees its burning heat cool,  
Let your loveliest smile and your sweetest kiss  
Reward me for waiting!

## PHIDYLÉ

LECONTE DE LISLE

Weich ist das Gras im Schlaf unter kühlen Pappeln  
An den Hängen der moosbewachsenen Quellen,  
Die auf Wiesen, wo Blumen tausendfach  
ins Offne keimen  
Im dunklen Dickicht sich verlieren.

Ruhe aus, o Phidyle, Mittag erstrahlt  
Im Laub und lädt dich zum Schlaf.  
Aus Klee und Thymian singen in voller Sonne  
Einzig die Bienen im Flug.

Heißer Duft schwirrt am Ende der Pfade,  
Der Feldmohn neigt sich nieder,  
Und Vögel, mit ihren Schwingen den Hügel streifend,  
Suchen den Schatten der wilden Rosen.

Doch wenn der Stern in seinem glänzenden Lauf  
sich neigt,  
In seiner Glut gemildert,  
Mögen dein schönstes Lächeln  
und dein bester Kuss  
Mir Entschädigung sein für das lange Warten!

**ERNEST CHAUSSON**

**(1855-1899)**

***SEPT MÉLODIES, OPUS 2***

**6. NANNY**  
LECONTE DE LISLE

Bois chers aux ramiers, pleurez, doux feuillages,  
Et toi, source vive, et vous, frais sentiers ;  
Pleurez, ô bruyères sauvages,  
Buissons de houx et d'églantiers.

Printemps, Roi fleuri de la verte année,  
Ô jeune Dieu, pleure ! Été mûrissant,  
Coupe ta tresse couronnée ;  
Et pleure, Automne rougissant.

L'angoisse d'aimer brise un cœur fidèle.  
Terre et ciel, pleurez ! Oh ! Que je l'aimais !  
Cher pays, ne parle plus d'elle ;  
Nanny ne reviendra jamais !

**NANNY**

LECONTE DE LISLE

Woods dear to ringdoves, weep; weep,  
    [gentle leaves,  
And you, flowing spring, and you, cool paths;  
Weep, O wild heather,  
Holly and sweetbriar bushes.

Spring, flower-laden sovereign of the green year,  
O young god, weep! Ripening Summer,  
Cut your crowned tresses;  
And weep, reddening Autumn.

The anguish of loving breaks a faithful heart.  
Earth and sky, weep! Oh, how I loved her!  
Dear countryside, speak no more of her;  
Nanny will never return!

**NANNY**

LECONTE DE LISLE

Wälder, ihr von Tauben bevorzugten, weint,  
zarte Blattgewirke,  
Und du, Springquell, und ihr, kühle Pfade;  
Weint, o wilde Ginster,  
Stechpalmen und Heckenrosen.

Frühling, König, geschmückt mit grünem Jahr,  
O junger Gott, weine! Der reifende Sommer  
Trennt ab dir die bekränzte Flechte;  
Und weine, errötender Herbst.

Die Angst zu lieben bricht ein treues Herz.  
Erde und Himmel, weint! Ach, wie liebte ich sie!  
Geliebtes Land, sprich nicht mehr von ihr;  
Nanny kehrt niemals zurück!



**7. LE CHARME**  
ARMAND SILVESTRE

Quand ton sourire me surprit,  
Je sentis frémir tout mon être,  
Mais ce qui domptait nous esprit,  
Je ne pus d'abord le connaître.

Quand ton regard tomba sur moi,  
Je sentis mon âme se fondre,  
Mais ce que serait cet émoi,  
Je ne pus d'abord en répondre.

Ce qui me vainquit à jamais,  
Ce fut un plus douloureux charme ;  
Et je n'ai su que je t'aimais,  
Qu'en voyant ta première larme

## **LE CHARME**

ARMAND SILVESTRE

When your smile caught me unawares,  
I felt my whole being quiver,  
But at first I could not recognise  
What had subdued my spirit.

When your glance fell on me,  
I felt my soul dissolve,  
But at first I could not explain  
What that emotion might be.

What vanquished me for ever  
Was a more sorrowful charm;  
And I knew that I loved you  
Only when I saw your first tear.

## **LE CHARME**

ARMAND SILVESTRE

Als dein Lächeln mich überraschte,  
Fühlte ich, wie mein ganzes Sein erbebte,  
Doch das, was unseren Verstand bezwang,  
Vermochte ich zunächst nicht zu erkennen.

Als dein Blick auf mich fiel,  
Fühlte ich, wie mein Innerstes zerschmolz,  
Doch was diese Aufwallung bedeutete,  
Vermochte ich zunächst nicht zu sagen.

Was auf immer mich besiegt hat,  
Das war ein schmerzlicherer Zauber;  
Und dass ich dich liebte, erfuhr ich  
Erst, als ich deine erste Träne sah.

## 8. **LES PAPILLONS**

THÉOPHILE GAUTIER

Les papillons couleur de neige  
Volent par essaims sur la mer ;  
Beaux papillons blancs, quand pourrai-je  
Prendre le bleu chemin de l'air ?

Savez-vous, ô belle des belles,  
Ma bayadère aux yeux de jais,  
S'ils me voulaient prêter leurs ailes,  
Dites, savez-vous où j'irais ?

Sans prendre un seul baiser aux roses,  
À travers vallons et forêts,  
J'irais à vos lèvres mi-closes,  
Fleur de mon âme, et j'y mourrais.

## **LES PAPILLONS**

THÉOPHILE GAUTIER

The snow-coloured butterflies  
Flutter in swarms over the sea;  
Beautiful white butterflies, when will I be able  
To follow the blue path of the skies?

Do you know, O fairest of the fair,  
My jet-eyed bayadère,  
If they would lend me their wings,  
Tell me, do you know you where I would go?

Without stealing a single kiss from the roses,  
Across valleys and forests  
I would fly to your half-closed lips,  
Flower of my soul, and would die there.

## **LES PAPILLONS**

THÉOPHILE GAUTIER

Schneefarbene Schmetterlinge  
Fliegen in Schwärmen über das Meer;  
Schöne weiße Schmetterlinge, wann darf ich  
Auf den Weg durch das luftige Blau?

Wüssten Sie, Allerschönste,  
Meine Bajadere mit den pechschwarzen Augen,  
Wenn jene mir ihre Flügel leihen wollten,  
Wüssten Sie, wohin ich eilte?

Ohne den Rosen einen Kuss zu stehlen  
Eilte ich durch Täler und Wälder  
Zu Ihren halbgeschloss'nen Lippen,  
Blume meiner Seele, und erstürbe dort.

9. **LA DERNIÈRE FEUILLE**  
THÉOPHILE GAUTIER

Dans la forêt chauve et rouillée  
Il ne reste plus au rameau  
Qu'une pauvre feuille oubliée,  
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau,

Il ne reste plus dans mon âme  
Qu'un seul amour pour y chanter ;  
Mais le vent d'automne qui brame  
Ne permet pas de l'écouter.

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,  
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver.  
Petit oiseau, viens sur ma tombe  
Chanter, quand l'arbre sera vert.

**LA DERNIÈRE FEUILLE**  
THÉOPHILE GAUTIER

In the bare and rusty forest  
Nothing is left on the bough  
But a poor forgotten leaf,  
Nothing but a leaf and a bird.

Nothing is left in my soul  
But a single love to sing there;  
But the wailing autumn wind  
Will not allow it to be heard.

The bird flies off, the leave falls,  
The love dies, for it is winter.  
Little bird, perch on my grave  
And sing when the tree is green again.

**LA DERNIÈRE FEUILLE**  
THÉOPHILE GAUTIER

Im kahlen rostfarbenen Wald  
Bleibt im Gezweig  
Nur ein elendes vergessenes Blatt,  
Nur ein Blatt und ein Vogel,

In meiner Seele bleibt  
Nur eine Liebe zu besingen,  
Doch der brüllende Herbstwind  
Verhindert, dass sie Gehör find'.

Der Vogel fliegt fort, das Blatt fällt,  
Die Liebe erlischt, denn es ist Winter.  
Vögelchen, komm auf mein Grab  
Und singe, wenn der Baum wieder grünt.



## **10. SÉRÉNADE ITALIENNE**

PAUL BOURGET

Partons en barque sur la mer  
Pour passer la nuit aux étoiles.  
Vois, il souffle juste assez d'air  
Pour gonfler la toile des voiles.

Le vieux pêcheur italien  
Et ses deux fils qui nous conduisent,  
Écoutent, mais n'entendent rien  
Aux mots que nos bouches se disent.

Sur la mer calme et sombre, vois :  
Nous pouvons échanger nos âmes,  
Et nul ne comprendra nos voix  
Que la nuit, le ciel et les lames.

## **SÉRÉNADE ITALIENNE**

PAUL BOURGET

Let us take a boat out to sea  
And spend the night beneath the stars.  
See, there is just enough of a breeze  
To swell the canvas of the sails.

The old Italian fisherman  
And his two sons who steer us  
Are listening, but comprehend nothing  
Of the words our lips speak to each other.

Behold, on the calm, dark sea,  
Our souls may commune,  
And no one will understand our voices  
Except the night, the sky and the oars.

## **SÉRÉNADE ITALIENNE**

PAUL BOURGET

Lass uns in der Barke hinaus aufs Meer,  
Um die Nacht bei den Sternen zu verbringen.  
Sieh, ich atme gerade genug,  
Dass die Segel schwellen.

Der alte italienische Fischer  
Und seine beiden Söhne, die uns geleiten,  
Hören, doch verstehen nicht,  
Was unsere Münder sich sagen.

Auf dem ruhigen, dunklen Meer, sieh:  
Da dürfen unsere Seelen sich austauschen,  
Von niemandem verstanden,  
Nur von der Nacht und den Wellen.

## **11. HÉBÉ**

LOUISE ACKERMANN

Les yeux baissés, rougissante et candide,  
Vers leur banquet quand Hébé s'avançait.  
Les Dieux charmés tendaient leur coupe vide,  
Et de nectar l'enfant la remplissait.

Nous tous aussi, quand passe la jeunesse,  
Nous lui tendons notre coupe à l'envi.  
Quel est le vin qu'y verse la Déesse ?  
Nous l'ignorons ; il enivre et ravit.

Ayant souri dans sa grâce immortelle,  
Hébé s'éloigne ; on la rappelle en vain.  
Longtemps encor sur la route éternelle,  
Notre œil en pleurs suit l'échanson divin.

## HÉBÉ

LOUISE ACKERMANN

When, eyes lowered, blushing and ingenuous,  
Hebe approached their feast,  
The delighted gods proffered their empty cups,  
And the child filled them with nectar.

We too, when youth is past,  
Vie with each other to proffer our cups to her.  
What is the wine the goddess pours into them?  
We do not know; it intoxicates and enraptures.

Having smiled with her immortal grace,  
Hebe departs; we call her back in vain.  
For a long moment, on the eternal road,  
Our tearful eyes follow the divine cupbearer.

## HÉBÉ

LOUISE ACKERMANN

Mit gesenktem Blick, errötend und freimütig  
Naht Hebe ihrem Festmahl.  
Die bezauberten Götter strecken ihr  
den leeren Becher hin  
Und mit Nektar füllt das Kind ihn wieder.

Wenn die Jugend vorübergeht, strecken auch wir  
Den Becher mit Verlangen ihr hin.  
Welchen Wein schenkt die Göttin ein?  
Wir wissen es nicht; er macht trunken und erfreut.

Nachdem sie in ihrer unsterblichen Anmut  
gelächelt hat,  
Entfernt sich Hebe; vergebens ruft man sie zurück.  
Lange noch folgt dem ewigen Pfad  
Unser Auge unter Tränen dem göttlichen  
Mundschenk.

## 12. **LE COLIBRI**

### LECONTE DE LISLE

Le vert colibri, le roi des collines,  
Voyant la rosée et le soleil clair,  
Luire dans son nid tissé d'herbes fines,  
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.

Il se hâte et vole aux sources voisines,  
Où les bambous font le bruit de la mer,  
Où l'açoka rouge aux odeurs divines  
S'ouvre et porte au cœur un humide éclair.

Vers la fleur dorée, il descend, se pose,  
Et boit tant d'amour dans la coupe rose,  
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir !

Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,  
Telle aussi mon âme eût voulu mourir,  
Du premier baiser qui l'a parfumée.

## **LE COLIBRI**

### LECONTE DE LISLE

The green hummingbird, king of the hills,  
Seeing the dew and the bright sunlight  
Gleaming in his nest woven from fine grass,  
Like a cool ray of light flutters into the air.

He hurries off and flies to nearby springs  
Where the bamboos sound like the sea,  
Where the red hibiscus with its divine scents  
Unfolds, revealing the moist glint at its heart.

He descends and settles on the golden flower,  
And drinks so much love from its pink cup  
That he dies, not knowing if he has been able  
[to drain it!

On your pure lips, O my beloved,  
My soul too would have wished to die thus  
From that first kiss which perfumed it.

## **LE COLIBRI**

### LECONTE DE LISLE

Als der grüne Kolibri,  
König der Hügel,  
Sieht, wie Tau und helle Sonne  
In sein Nest aus geflocht'nen zarten Gräsern  
scheint,  
Entflieht er wie ein kühler Strahl in die Luft.

Er eilt und fliegt zu Nachbarquellen,  
Wo Bambus wie Meeresrauschen klingt,  
Wo roter Açoka mit dem göttlichen Duft  
Sich öffnet und im Herzen einen feuchten Glanz  
trägt.

Zur goldigen Blüte sinkt er herab  
Und trinkt so viel Liebe aus dem Rosenbecher,  
Dass er stirbt, ohne zu wissen, ob er ihn leeren  
konnte.

An deinen reinen Lippen, o Vielgeliebte,  
Hätte meine Seele solcherart ersterben wollen,  
Beim ersten Kuss, der sie mit Duft umfing.



**13. QUAND JE FUS PRIS AU PAVILLON**  
CHARLES D'ORLÉANS

Quand je fus pris au pavillon  
De ma dame, très gente et belle,  
Je me brûlai à la chandelle  
Ainsi que fait le papillon.

Je rougis comme vermillon,  
À la clarté d'une étincelle,  
Quand je fus pris au pavillon  
De ma dame, très gente et belle.

Si j'eusse été esmerillon  
Ou que j'eusse eu aussi bonne aile,  
Je me fusse gardé de celle  
Qui me bailla de l'aiguillon  
Quand je fus pris au pavillon.

**QUAND JE FUS PRIS AU PAVILLON**  
CHARLES D'ORLÉANS

When I was caught in the net  
Of my lady most gracious and fair,  
I burnt myself in the candle's flame  
Just as the moth does.

I blushed like vermilion  
In the brightness of a spark,  
When I was caught in the net  
Of my lady most gracious and fair.

If I had been a merlin  
Or had had wings as strong,  
I would have kept well away from her  
Who stung me with her goad  
When I was caught in the net.

**QUAND JE FUS PRIS AU PAVILLON**  
CHARLES D'ORLÉANS

Als ich im Pavillon gefangen ward  
von meiner Dame zierlich und zart,  
Verbrannte ich an der Kerze  
So wie ein Schmetterling.

Ich ward so rot wie Zinnober  
Beim Schein eines Funkens,  
Als ich gefangen ward im Pavillon.  
von meiner Dame zierlich und schön.

Wäre ich ein Falke gewesen  
Oder hätte ich mich ebenso gut aufzuschwingen  
vermocht,  
Hätte ich mich fortgerettet vor jener,  
Die mich mit ihrem Stachel traf,  
Als ich im Pavillon gefangen ward.

**14. LE ROSSIGNOL DES LILAS**  
LÉOPOLD DAUPHIN

Ô premier rossignol qui viens  
Dans les lilas, sous ma fenêtre,  
Ta voix m'est douce à reconnaître !  
Nul accent n'est semblable au tien !

Fidèle aux amoureux liens,  
Trille encor, divin petit être !  
Ô premier rossignol qui viens  
Dans les lilas, sous ma fenêtre !

Nocturne ou matinal, combien  
Ton hymne à l'amour me pénètre !  
Tant d'ardeur fait en moi renaître  
L'écho de mes avrils anciens,  
Ô premier rossignol qui viens !

**LE ROSSIGNOL DES LILAS**

LÉOPOLD DAUPHIN

O first nightingale to come  
To the lilac, beneath my window,  
It is sweet to recognise your voice!  
There is no song like yours!

Faithful to the bonds of love,  
Trill on, divine little creature!  
O first nightingale to come  
To the lilac, beneath my window!

At night or in the morning, how deeply  
Your hymn to love affects me!  
Such ardour reawakens in me  
The echo of my Aprils long past,  
O first nightingale to come!

**LE ROSSIGNOL DES LILAS**

LÉOPOLD DAUPHIN

O erste Nachtigall,  
Die in den Flieder unter meinem Fenster kommt,  
Wie süß mir deine Stimme wieder klingt!  
Kein Tonfall gleicht dem Deinen.

Getreu den Liebesbanden  
Trillere wieder, göttliches kleines Geschöpf!  
O erste Nachtigall, die  
In den Flieder unter meinem Fenster kommt!

Nächtens oder morgens,  
Wie durchströmt dein Lobgesang der Liebe mich!  
So viel Inbrunst lässt in mir  
Das Echo einstiger Apriltage widerhallen,  
O erste Nachtigall!

**15. À CHLORIS**  
THÉOPHILE DE VIAU

S'il est vrai, Chloris, que tu m'aimes,  
Mais j'entends que tu m'aimes bien,  
Je ne crois point que les rois mêmes  
Aient un bonheur pareil au mien.  
Que la mort serait importune  
De venir changer ma fortune  
À la félicité des cieux !  
Tout ce qu'on dit de l'ambrosie  
Ne touche point ma fantaisie  
Au prix des grâces de tes yeux.

## À CHLORIS

THÉOPHILE DE VIAU

If it be true, Chloris, that you love me,  
But I mean, that you love me well,  
I not believe that even kings  
Could possess a happiness like mine.  
How unwelcome death would be  
If it came to exchange my fortune  
For the bliss of the gods!  
All that is said of ambrosia  
Cannot fire my imagination  
At the cost of losing the favour of your eyes.

## À CHLORIS

THÉOPHILE DE VIAU

Wenn es stimmt, Chloris, dass du mich liebst,  
Und ich vermute , dass du mich magst,  
Dann haben selbst Könige vermutlich nicht  
Ein Glück, dem meinen vergleichbar.  
Wie ungelegen käme der Tod,  
Wandelte er mein Glück  
In himmlische Seligkeit!  
Alles, was man von Ambrosia sagt,  
Gibt meiner Fantasie nicht die geringste Nahrung,  
Im Vergleich zur Anmut deiner Augen.

**16. LA CHANSON BIEN DOUCE**  
PAUL VERLAINE

Écoutez la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire,  
Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère ?)  
Mais à présent elle est voilée  
Comme une veuve désolée,  
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile,  
Qui palpite aux brises d'automne  
Cache et montre au cœur qui s'étonne  
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,  
Que la bonté c'est notre vie,  
Que de la haine et de l'envie  
Rien ne reste, la mort venue.

Accueillez la voix qui persiste  
Dans son naïf épithalame.  
Allez, rien n'est meilleur à l'âme  
Que de faire une âme moins triste !

Elle est en peine et de passage,  
L'âme qui souffre sans colère,  
Et comme sa morale est claire !...  
Écoutez la chanson bien sage.

## LA CHANSON BIEN DOUCE

PAUL VERLAINE

Listen to the gentle song  
That weeps only to delight you.  
It is discreet, it is delicate:  
A drop of water on moss!

The voice was familiar to you (and dear?),  
But now it is veiled  
Like a grieving widow,  
Yet, like her, still proud,

And in the long folds of its veil,  
Which flutters in the autumn breezes,  
Hides and shows the astonished heart  
The truth, like a star.

The familiar voice says  
That goodness is our life,  
That of hatred and envy  
Nothing remains, when death has come.

Welcome the voice that persists  
In its naïve epithalamium.  
Come, nothing so becomes the soul  
As making other souls less sad!

It is in travail and in transit,  
That soul which suffers without anger,  
And how clear is its morality!  
Listen to the wise song.

## LA CHANSON BIEN DOUCE

PAUL VERLAINE

Hört das ganz sanfte Lied,  
Das nur klagt, um euch zu gefallen,  
Unaufdringlich ist es und leicht:  
Ein Wasserschauer über Moos!

Die Stimme war Ihnen bekannt (und teuer)?  
Doch gegenwärtig ist sie verschleiert,  
Wie eine Witwe, die betrübt ist  
Und dennoch immer stolz.

Und in den langen Falten ihres Schleiers,  
Der im Herbstwind schlägt,  
Offenbart und verbirgt sich die Wahrheit  
Dem staunenden Herzen wie ein Stern.

Sie sagt, die Stimme, die wiedererkannte,  
Dass unser Leben Güte ist,  
Dass von Hass und Missgunst  
Nichts bleibt, wenn der Tod erst kommt.

Begrüßt die Stimme, die immer fortfährt  
In ihrem kindlichen Hochzeitslied.  
Nur zu, nichts ist besser für die Seele,  
Als eine traur'ge Seele aufzurichten!

Sie ist vergrämt und auch vergänglich,  
Die Seele, die leidet ohne Zorn,  
Und wie klar ist doch ihr Trachten!  
Hört das weise Lied!



**17. LE TEMPS DES LILAS**  
MAURICE BOUCHOR

Le temps des lilas et le temps des roses  
Ne reviendra plus à ce printemps-ci ;  
Le temps des lilas et le temps des roses  
Est passé, le temps des œillets aussi.

Le vent a changé, les cieux sont moroses,  
Et nous n'irons plus courir, et cueillir  
Les lilas en fleur et les belles roses ;  
Le printemps est triste et ne peut fleurir.

Oh ! Joyeux et doux printemps de l'année,  
Qui vins, l'an passé, nous ensoleiller,  
Notre fleur d'amour est si bien fanée,  
Las ! Que ton baiser ne peut l'éveiller !

Et toi, que fais-tu ? Pas de fleurs écloses,  
Point de gai soleil ni d'ombrages frais ;  
Le temps des lilas et le temps des roses  
Avec notre amour est mort à jamais

## **LE TEMPS DES LILAS**

MAURICE BOUCHOR

The season of lilacs and the season of roses  
Will not return this spring;  
The season of lilacs and the season of roses  
Is past; the season of carnations too.

The wind has changed, the sky is sullen,  
And we will run no more to gather  
Lilacs in flower and lovely roses;  
The spring is sad and cannot bloom.

Ah, joyful and sweet springtime of the year  
That came, last year, to bathe us in sunshine,  
The flower of our love is now so withered,  
Alas, that your kiss cannot revive it!

And you, what do you do? No blossoming flowers,  
No cheerful sunshine or cool shade;  
The season of lilacs and the season of roses  
With our love has died for ever.

## **LE TEMPS DES LILAS**

MAURICE BOUCHOR

Die Zeit des Flieders und die Zeit der Rosen  
Kehrt in diesem Frühling nicht mehr wieder;  
Die Zeit des Flieders und die Zeit der Rosen  
Ist vorbei, und auch die Zeit der Nelken.

Der Wind hat gedreht, die Himmel sind verdrossen,  
Und wir laufen nicht mehr hinaus, um  
Blühenden Flieder und schöne Rosen zu pflücken;  
Der Frühling ist traurig und kann nicht erblühen.

O du fröhliche gelinde Jugend des Jahres,  
Die im vergangenen Jahr kam und uns sonnig  
beschien,  
Die Blüte unserer Liebe ist derart welk,  
Ach, dass dein Kuss sie nicht wiedererwecken kann !

Und was machst du? Keine Blumen erblühen  
Weder heitere Sonne noch kühler Schatten;  
Die Zeit des Flieders und die Zeit der Rosen  
Erstarb mit unserer Liebe auf immer.

**18. LYDÉ**

Viens ! C'est le jour d'un Dieu. Puisse avec largesse  
Le Cécube clos au cellier.  
Fière Lydé, permets au plaisir familial  
D'amollir un peu ta sagesse.

L'heure fuit, l'horizon rougit sous le soleil,  
Hâte-toi. L'amphore remplie  
Sous Bibulus consul, repose ensevelie :  
Trouble son antique sommeil.

Je chanterai les flots amers, la verte tresse  
Des Néréides ; toi, Lydé,  
Sur ta lyre enlacée à ton bras accoudé  
Chante Diane chasseresse.

Puis nous dirons Vénus et son char attelé  
De cygnes qu'un lien d'or guide,  
Les Cyclades, Paphos, et tes rives, ô Gnide !  
Puis, un hymne au ciel étoilé.

## LYDÉ

Come! This is the day of a god. Let us draw liberally  
On the Caecuban wine closed in the cellar.  
Proud Lyde, allow informal pleasure  
To soften your rectitude somewhat.

Time flies, the horizon reddens below the sun;  
Make haste. The amphora, filled  
When Bibulus was consul, rests in its burial place:  
Disturb its ancient sleep.

I will sing of the salty billows, the green tresses  
Of the Nereids; you, Lyde,  
On your lyre entwined with your leaning arm,  
Sing of Diana the Huntress.

Then we will tell of Venus and her chariot,  
    [harnessed  
To swans guided by a golden rein,  
The Cyclades, Paphos, and your shores, O Gnidus!  
And then a hymn to the starry sky.

## LYDÉ

Komm, es ist ein Götterttag. Schöpfen wir reichlich  
Den Cäcuber, den im Keller verschlossenen.  
Stolze Lyde, erlaube zu ungezwungener Freude  
Deine Strenge ein wenig zu mildern.

Die Zeit verfliegt, der Horizont errötet  
unter der Sonne,  
Beeile dich. Die Amphore, die  
Unter Konsul Bibulus befüllt wurde, ruht vergraben:  
Störe ihren Schlaf aus alten Zeiten.

Besingen werde ich die bitteren Fluten,  
den grünen Zopf  
Der Nereiden; du, Lyde,  
Besinge mit der Lyra an deinem aufgestützten Arm  
Diana, die Jägerin.

Dann erzählen wir von Venus und ihrem  
Schwanengespann,  
Der gezogen wird von einem goldenen Band,  
Die Kykladen, Paphos, und deine Gestade, o Knidos!  
Dann ein Hymnus auf den Sternenhimmel.

## 19. TYNDARIS

Ô blanche Tyndaris, les Dieux me sont amis :  
Ils aiment les Muses latines ;  
Et l'aneth et le myrte et le thym des collines  
Croissent aux prés qu'ils m'ont soumis.

Viens ; mes ramiers chéris, aux voluptés plaintives,  
Ici se plaisent à gémir ;  
Et sous l'épais feuillage il est doux de dormir  
Au bruit des sources fugitives.

## **TYNDARIS**

O white Tyndaris, the Gods are my friends:  
They love the Latin Muses;  
And dill and myrtle and mountain thyme  
Grow in the meadows they have placed in my care.

Come; my beloved ringdoves, plaintive  
    [in their pleasures,  
Here delight to moan;  
And beneath the dense foliage it is sweet to sleep  
To the sound of the flowing springs.

## **TYNDARIS**

O bleiche Tyndaris, die Götter sind mir gewogen:  
Sie lieben die lateinischen Musen:  
Und Dill, Myrte und wilder Thymian  
Gedeihen auf den Wiesen, die sie mir  
unterstellt haben.

Komm; meine geliebten Tauben, die klagend  
in Wollust sich ergehen,  
Hier seufzen sie gern;  
Und unter dem dichten Blätterwerk schläft es  
sich sanft  
Beim Plätschern der flüchtigen Quellen.

**20. AU PAYS OÙ SE FAIT LA GUERRE**  
THÉOPHILE GAUTIER

I

Au pays où se fait la guerre  
Mon bel ami s'en est allé ;  
Il semble à mon cœur désolé  
Qu'il ne reste que moi sur terre !  
En partant, au baiser d'adieu,  
Il m'a pris mon âme à ma bouche.  
Qui le tient si longtemps, mon Dieu ?  
Voilà le soleil qui se couche,  
Et moi, toute seule en ma tour,  
J'attends encore son retour.

II

Les pigeons sur le toit roucoulent,  
Roucoulent amoureusement ;  
Avec un son triste et charmant  
Les eaux sous les grands saules coulent.  
Je me sens tout près de pleurer ;  
Mon cœur comme un lis plein s'épanche,  
Et je n'ose plus espérer.  
Voici briller la lune blanche,  
Et moi, toute seule en ma tour,  
J'attends encore son retour.

**AU PAYS OÙ ON SE FAIT LA GUERRE**  
THÉOPHILE GAUTIER

I

To the land where men are at war  
My fair friend has gone;  
It seems to my desolate heart  
That only I am left on earth!  
As he kissed me farewell,  
He plucked my soul from my lips.  
What detains him so long, my God?  
Now the sun is setting,  
And I, all alone in my tower,  
I still await his return.

II

The pigeons on the roof are cooing,  
Cooing amorously;  
With sad enchanting sound  
The waters flow beneath the tall willows.  
I feel myself close to tears;  
My heart opens out like a full-blown lily,  
And I no longer dare hope.  
Now the pale moon is shining,  
And I, all alone in my tower,  
I still await his return.

**AU PAYS OÙ ON SE FAIT LA GUERRE**  
THÉOPHILE GAUTIER

I

Ins Land, wo Krieg ist,  
Dahin ist mein Liebster gezogen;  
Meinem betäubten Herzen scheint's,  
Ich wär' allein auf dieser Welt!  
Und als er ging, beim Abschiedskuss,  
Da stahl er mir die Seele weg.  
Was hält ihn, Gott, so lange dort?  
Nun, da die Sonne untergeht,  
Bin ich so ganz allein in meinem Turm  
Und warte noch immer, dass er kommt.

II

Die Tauben auf dem Dach gurren,  
Gurren verliebt;  
Mit zauberisch traurigem Ton  
Wasser unter den hohen Weiden rinnt.  
Fast muss ich weinen;  
Mein Herz, der vollen Lilienblüte gleich, fließt über,  
Und ich wage nicht mehr zu hoffen.  
Nun, da der helle Mond scheint,  
Bin ich so ganz allein in meinem Turm  
Und warte noch immer, dass er kommt.



III

Quelqu'un monte à grands pas la rampe :  
Serait-ce lui, mon doux amant ?  
Ce n'est pas lui, mais seulement  
Mon petit page avec ma lampe.  
Vents du soir, volez, dites-lui  
Qu'il est ma pensée et mon rêve,  
Toute ma joie et mon ennui.  
Voici que l'aurore se lève,  
Et moi, toute seule en ma tour,  
J'attends encore son retour.

## **21. L'INVITATION AU VOYAGE**

CHARLES BAUDELAIRE

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble,  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble.  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

III

Someone is climbing the stairs with rapid strides:  
Could it be he, my sweet lover?  
It is not he, but only  
My little page with my lamp.  
Evening breezes, fly to him, tell him  
That he is my thoughts and my dreams,  
All my joy and my sorrow.  
Now the dawn is breaking,  
And I, all alone in my tower,  
I still await his return.

### **L'INVITATION AU VOYAGE**

CHARLES BAUDELAIRE

My child, my sister,  
Think how sweet it would be  
To go and live there together,  
To love at leisure,  
To love and die  
In the land that resembles you!  
The watery suns  
Of those hazy skies  
Possess for me the charms,  
So mysterious,  
Of your treacherous eyes,  
Shining through their tears.  
There, all is but order and beauty,  
Luxury, calm and pleasure.

III

Jemand eilt die Treppe herauf:  
Ist er es, mein süßer Geliebter?  
Er ist es nicht, nur  
Mein kleiner Page mit meiner Lampe.  
Abendwinde, fliegt zu ihm hin und sagt ihm,  
Dass er mein Denken ist und mein Traum,  
All meine Freude und mein Verdruss.  
Nun, da das Morgenrot anbricht,  
Bin ich so ganz allein in meinem Turm  
Und warte noch immer, dass er kommt.

### **L'INVITATION AU VOYAGE**

CHARLES BAUDELAIRE

Mein Kind, meine Schwester,  
Denke dir die Wonne,  
Dorthin zu gehn, um gemeinsam zu leben,  
In aller Ruhe zu lieben,  
Zu lieben und zu sterben  
Im Land, das dir gleicht.  
Die verhangenen Sonnen  
Dieser bedeckten Himmel  
Besitzen für mich  
Den so geheimnisvollen Zauber  
Deiner verräterischen Augen,  
Wenn sie hinter ihren Tränen leuchten.  
Alles dort ist nur Ordnung und Schönheit,  
Prangen, Ruhe und Wollust.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière !  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

**REYNALDO HAHN**  
**ÉTUDES LATINES** (EXTRAITS)  
LECONTE DE LISLE

## **22. PHOLOÉ**

Oublie, ô Pholoé, la lyre et les festins,  
Les Dieux heureux, les nuits si brèves, les bons vins  
Et les jeunes désirs volant aux lèvres roses.  
L'âge vient : il t'effleure en son vol diligent,  
Et mêle en tes cheveux semés de fils d'argent  
La pâle asphodèle à tes roses !

See on those canals  
The sleeping ships  
Whose whim is to wander;  
It is to satisfy  
Your slightest wish  
That they come from the ends of the world.  
The setting suns  
Clothe the fields,  
The canals, the entire town  
In hyacinth and gold;  
The world falls asleep  
In warm light!  
There, all is but order and beauty,  
Luxury, calm and pleasure.

### **PHOLOÉ**

Forget, O Pholoe, the lyre and the banquets,  
The happy gods, the nights so brief, the good wines  
And the youthful desires flying to rosy lips.  
Age comes: it brushes you in its prompt flight,  
And mingles, in your hair flecked with silver threads,  
Pale asphodel with your roses!

Sieh dort in den Kanälen  
Die Schiffe ruhn,  
Die immer Unsteten,  
Den kleinsten Wunsch  
Dir zu erfüllen  
Kommen sie vom Ende der Welt.  
Sonnenuntergänge  
Hüllen die Felder,  
Die Kanäle, die ganze Stadt  
In Hyazinth und Gold.  
Die Welt schläft ein  
In warmem Licht.  
Alles dort ist nur Ordnung und Schönheit,  
Prangen, Ruhe und Wollust.

### **PHOLOÉ**

Vergiss, o Pholoe, die Lyra und die Festmähler,  
Die Götter glücklich, die Nächte so kurz,  
den guten Wein  
Und junges Begehren mit Rosenlippen fliegend.  
Das Alter kommt: In geschwindem Flug  
entblättert es dich  
Und mengt in dein von Silberfäden  
durchzogenes Haar  
Bleichen Asphodill zu deinen Rosen.

## 23. PHYLLIS

Depuis neuf ans et plus dans l'amphore scellé  
Mon vin des coteaux d'Albe a lentement mûri ;  
Il faut ceindre d'acanthé et de myrte fleuri,  
Phyllis, ta tresse déroulée.

L'anis brûle à l'autel, et d'un pied diligent  
Tous viennent couronnés de verveine pieuse ;  
Et mon humble maison étincelle joyeuse  
Aux reflets des coupes d'argent.

Ô Phyllis, c'est le jour de Vénus, et je t'aime !  
Entends-moi ! Téléphus brûle et soupire ailleurs ;  
Il t'oublie, et je t'aime, et nos jours les meilleurs  
Vont rentrer dans la nuit suprême.

C'est toi qui fleuriras en mes derniers beaux jours :  
Je ne changerai plus, voici la saison mûre.  
Chante ! Les vers sont doux quand ta voix les murmure,  
Ô belle fin de mes amours !

## PHYLLIS

For nine years and more, sealed in the amphora,  
My wine from the Alban Hills has slowly matured;  
You must wind with acanthus and flowering myrtle,  
O Phyllis, your unfurled tresses.

The anise burns on the altar, and with diligent steps  
All come, crowned with pious vervain;  
And my humble dwelling sparkles joyfully  
In the reflection of the silver goblets.

O Phyllis, it is the day of Venus, and I love you!  
Hear me! Telephus burns and sighs for another;  
He forgets you, and I love you, and our best days  
Will soon enter the supreme night.

It is you who will flower in my last fine days:  
I will change no more, for here is the ripe season.  
Sing! Verse is sweet when your voice murmurs it,  
O beautiful end to my loves!

## PHYLLIS

Seit mehr als neun Jahren ist  
in der versiegelten Amphore  
Mein Wein der Albaner Hügel langsam gereift;  
Es gilt mit Akanthus und blühender Myrte,  
Phyllis, dein gelöstes Haar zu umwinden.

Der Anis brennt auf dem Altar und  
mit behändigem Schritt  
Kommen alle herbei, bekränzt mit heiligem  
Eisenkraut;  
Und fröhlich funkelt mein bescheidenes Haus  
Beim Glanz der Silberbecher.

O Phyllis, es ist der Tag der Venus,  
und ich liebe dich!  
Höre! Telephus schmachtet  
und verzehrt sich anderswo;  
Er vergisst dich, ich liebe dich,  
und unsere besten Tage  
Werden wiederkehren in der Nacht  
des höchsten Glücks.

Du wirst in meinen letzten schönen Tagen erblühen:  
Ich werde mich nicht mehr wandeln,  
stehe jetzt in voller Reife.  
Singe, die Verse klingen sanft, geraunt  
von deiner Stimme,  
O, schönes Ende meiner Liebe!

**24. LE PRINTEMPS**

THÉODORE DE BANVILLE

Te voilà, rire du Printemps !  
Les thyrses des lilas fleurissent.  
Les amantes, qui te chérissent  
Délivrent leurs cheveux flottants.

Sous les rayons d'or éclatants  
Les anciens lierres se flétrissent.  
Te voilà, rire du Printemps !  
Les thyrses des lilas fleurissent.

Couchons-nous au bord des étangs,  
Que nos maux amers se guérissent !  
Mille espoirs fabuleux nourrissent  
Nos cœurs émus et palpitants.  
Te voilà, rire du Printemps !

**LE PRINTEMPS**

THÉODORE DE BANVILLE

You are here, laughing Spring!  
The lilac panicles are in blossom.  
Loving girls who hold you dear  
Loosen their flowing tresses.

Beneath the dazzling golden rays  
The old ivy withers.  
You are here, laughing Spring!  
The lilac panicles are in blossom.

Let us lie down by the ponds,  
That our bitter woes may heal!  
A myriad fabulous hopes nourish  
Our thrilled and beating hearts.  
You are here, laughing Spring!

**LE PRINTEMPS**

THÉODORE DE BANVILLE

Da bist du wieder, Frühlingslachen!  
Der Flieder erblüht.  
Liebende, die dich vergöttern,  
Lösen ihr wallendes Haar.

Bei strahlendem Sonnenschein  
Alter Efeu welkt.  
Da bist du wieder, Frühlingslachen!  
Der Flieder erblüht.

Lasst uns an Teichen lagern,  
Dass unsere Bitternisse heilen!  
Von tausendfacher märchenhafter Hoffnung genährt  
Unsere pochenden gerührten Herzen.  
Da bist du wieder, Frühlingslachen!



Recorded at Studio Teldex from 10th to 13th March 2015

Daniel Zalay RECORDING PRODUCER, ENGINEER AND EDITING

Special thanks to René Möller (TELDEX STUDIOS)

Charles Johnston ENGLISH TRANSLATION

Hilla Maria Heintz GERMAN TRANSLATION

Valérie Lagarde ARTWORK

**ALPHA CLASSICS**

Didier Martin DIRECTOR

Pauline Pujol PRODUCTION

Amélie Boccon-Gibod EDITORIAL COORDINATOR

© Franck Juery COVER PHOTO & INSIDE PHOTO (p.3)

© Oji Hall/Photo: Fumiaki Fujimoto PHOTO (p.7)

ALPHA 215 ℗ & © Alpha Classics / Outhere Music France 2015

**MENU**

**ALPHA 215**